

TEMOIN

DU GENOCIDE

John Yusufu Munyakazi

Un génocidaire devenu réfugié

INTRODUCTION

En juillet 1994, John Yusufu Munyakazi partit de lui-même s'exiler au Zaïre. Il s'enfuit du Rwanda non pas poussé par une peur bien fondée de persécution, mais pour échapper à la justice, et il n'y est pas retourné. Il semblerait qu'il se trouve au Zaïre encore aujourd'hui. Agriculteur aisé âgé d'environ 65 ans, il est l'un des génocidaires les plus connus à avoir pris part au génocide des Tutsis du Rwanda en 1994, un homme dont les mains sont souillées du sang de milliers de personnes. Mais au Zaïre, il a été en mesure de jouir de la protection de l'identité de "réfugié" tout en finançant et en organisant des raids d'infiltration au Rwanda et en se joignant à la campagne de violence contre les Zaïrois d'origine tutsie dans la région du Sud-Kivu.

Suite page 6



Une publication d'African Rights

Co-directeurs: Rakiya Omaar and Alex de Waal

11 Marshalsea Rd
London SE1 1EP

Tel: 0171 717 1224
Fax: 0171 717 1240

Lorsque Yusufu arriva à Shanghi, il était déjà un organisateur chevronné d'opérations liées au génocide. Ses hommes et lui avaient acquis une expérience considérable sur la manière de tuer une multitude de personnes en très peu de temps—à Bugarama et ailleurs dans la préfecture. Il arriva dans la paroisse, qui se trouve dans le secteur Shanghi, commune Gafunzo, immédiatement après avoir réglé le sort des réfugiés de Kizenga, à Kibuye. Ce massacre allait être l'un de ses derniers mais aussi l'un de ses plus complets. Yusufu et ses miliciens, armés jusqu'aux dents, y lancèrent une attaque coordonnée jusque dans ses moindres détails et menée en collaboration avec des tueurs locaux, qui massacrèrent plus de 4.000 réfugiés.

Des milliers de réfugiés étaient venus à la paroisse en quête de protection. Ils fuyaient la violence qui coûtait la vie aux Tutsis aux quatre coins de Cyangugu ; parmi les personnes qui s'y étaient rassemblées se trouvaient des gens originaires des communes de Gafunzo, de Kamembe, de Gisuma et de Karengera. Certains étaient grièvement blessés; ils étaient tous terrifiés. La paroisse de Shanghi est située sur un vaste terrain. En avril 1994, toutes les pièces débordaient de personnes sans défense en quête d'un lieu où se réfugier : elles occupaient l'église, la cour, les quartiers des prêtres, l'école primaire et toutes les dépendances.

Lorsque Yusufu les trouva, les réfugiés étaient déjà affaiblis ; les tueurs locaux lancaient des attaques régulières contre eux depuis le 11 avril. Parmi les individus locaux impliqués figuraient "Pima", un ancien soldat⁴⁹, Bonaventure Harerimana, enseignant à Shanghi, et Etienne Gatamobwa, dont la maison servait de lieu de rencontre aux hommes qui allaient ravager Shanghi. Les réfugiés étaient parvenus à refouler ces premières tentatives meurtrières, mais leurs assaillants ne tardèrent pas à élaborer des méthodes pour briser leur résistance. Ils coupèrent les tuyauteries et débranchèrent l'alimentation en eau le 13 avril, tactique

destinée à obliger les réfugiés à quitter la paroisse. Les religieuses qui vivaient dans la paroisse leur amenèrent de quoi manger, mais elles n'étaient pas en mesure de leur fournir des quantités suffisantes d'eau. Suite aux demandes d'assistance des prêtres et des religieuses, le préfet, Emmanuel Bagambiki, envoya quatre gendarmes sur place le 13 avril.

Le 14, les miliciens revinrent, avec à leur tête "Pima" et un groupe de soldats. Cette fois, les quatre gendarmes qui avaient été envoyés pour "protéger" les réfugiés leur prêtèrent main forte. Les gendarmes tirèrent au milieu de la foule tandis que les réfugiés tentaient de refouler leurs assassins—lesquels étaient munis de grenades et de fusils—en leur jetant des pierres. Des centaines de réfugiés furent tués, mais leur résistance avait empêché un énorme massacre.

Le lendemain, il y eut une autre attaque. Cette fois, les interahamwe étaient accompagnés d'énormes renforts, en provenance non seulement d'autres zones de Gafunzo, mais aussi des communes de Karengera et de Gisuma. Ils tuèrent quelques réfugiés dans la cour de la paroisse. Ils revinrent, très tôt le matin du 16 : cette fois, leur principal objectif était le pillage.

Puis s'écoulèrent deux semaines d'attente tendue, tandis que les réfugiés continuaient de vivre dans la paroisse, au centre même de la tempête. Etant donné que les hommes tutsis éduqués constituaient la principale cible des génocidaires, les prêtres, qui avaient fait tout leur possible pour aider et reconforter les réfugiés, partirent, craignant pour leur vie. Les religieuses continuèrent de faire tout leur possible pour leur apporter une aide matérielle et un réconfort mais, étant donné que c'étaient des milliers de personnes qui avaient besoin de sécurité, de nourriture, d'eau et de soins médicaux, leurs ressources étaient très limitées. Les miliciens surveillaient la paroisse de près et renvoyaient les Hutus qui tentaient d'amener de la nourriture aux réfugiés. Inévitablement, certains moururent de faim et de soif ; les blessés étaient tout particulièrement affectés car ils ne pouvaient pas, ou presque pas, accéder aux soins médicaux.

Egide Kayitare, dont le témoignage figure ci-dessous, a décrit comment la longue période d'attente toucha à sa fin. Tout d'abord

⁴⁹ Les survivants ont dénoncé "Pima" aux soldats français arrivés dans le cadre de l'Opération Turquoise à la fin du mois de juin 1994. Ils le détenirent brièvement, puis le libérèrent. Il s'enfuit ensuite au Zaïre.

l'anxiété des réfugiés fut intensifiée par les rumeurs selon lesquelles des responsables locaux avaient demandé aux populations de la localité de dresser des listes de Tutsis éduqués, pour veiller à ce que ceux-ci soient les premiers à mourir. Ces rumeurs se concrétisèrent de manière effrayante lorsqu'une délégation de haut niveau vint rendre visite à la paroisse le 27 avril. Cette délégation était dirigée par Théodore Munyangabe, préfet adjoint à Cyangugu, et parmi ses membres se trouvaient Félicien Barigira, député, et un prêtre, l'abbé Aimé Mategeko, originaire de Shangî, qui était chargé de la paroisse de Hanika, à Gatara.⁵⁰ Affirmant que leur but était de désamorcer le danger représenté par les miliciens et les paysans qui entouraient la paroisse, ils emmenèrent quarante réfugiés, tous des hommes, dont la présence dans la paroisse, selon eux, était la cause de la tension. Ces hommes furent conduits au stade de Kamarampaka, à Kamembe.⁵¹

La situation atteignit son point culminant le 29 avril. Au début de la journée, les réfugiés n'étaient pas conscients des proportions de la catastrophe qui se préparait. Mais l'expérience considérable acquise par Yusufu et ses interahamwe dans d'autres endroits allait leur permettre d'organiser le massacre jusque dans ses moindres détails. Le matin, des dispositions furent prises pour procéder à un recensement, sous le prétexte que cela faciliterait la distribution de nourriture. On demanda à Egide Kayitare de se charger de cette tâche. A 14 heures, le recensement avait été mené à bien. Le chiffre total obtenu par Egide était de 4.500. Mais le chiffre réel était certainement supérieur : les personnes éduquées, les hommes d'affaires et quelques autres individus refusèrent d'être comptés pour ne pas avoir à révéler leur présence. Egide n'ajouta pas non plus son nom à la liste : au lieu de cela, il se recensa comme mort et ce fut peut-être cela qui le sauva. Il était l'un

des rares survivants—trois cent quarante-cinq personnes seulement furent transférées de Shangî à Nyarushishi à la fin du mois de juin, dont à peine trente-cinq hommes, et la plupart souffraient de terribles blessures.

Il est clair que le recensement faisait partie des plans méticuleux de Yusufu en vue de l'attaque finale. Ce même après-midi, un gendarme qui avait découvert ses intentions arriva à la paroisse en vélomoteur ; il était venu avertir ses collègues que Yusufu approchait muni d'armes lourdes et leur conseiller de quitter les locaux.

La réputation de tueur de Yusufu avait fait fuir les quelques gendarmes qui restaient dans la zone, mais de toute façon, d'après leur comportement du 14, il est peu probable qu'ils auraient défendu les réfugiés. Tandis qu'il gravissait la pente, Yusufu s'arrêta au niveau des maisons occupées par un groupe de religieuses. Il parla à l'un des gendarmes, qui lui dit que seules des religieuses y vivaient. Il inspecta certaines des pièces pour vérifier qu'il ne s'y trouvait pas d'hommes. N'en trouvant aucun, il partit pour la paroisse. Ses hommes et lui ne perdirent pas une minute pour commencer l'extermination de ses occupants.

Egide Kayitare, âgé de 29 ans, ancien enseignant, était à l'époque étudiant à la faculté de pharmacie, au campus de Butare de l'Université nationale du Rwanda. Il était en vacances de Pâques et était venu à la paroisse après être parti de chez ses parents, à Mwito, Shangî, où les attaques contre les foyers tutsis se répandaient. Pris de panique, Egide avait quitté la maison de ses parents le samedi 9 avril et il s'était déplacé dans la brousse, à la recherche d'un endroit où se réfugier. Il rencontra un groupe d'autres réfugiés, qui étaient tout aussi terrifiés. Ils décidèrent tous d'aller à la paroisse, où ils arrivèrent à l'aube du 10 avril. Il y fut rejoint, quelques jours plus tard, par sa mère, ses deux frères et sa soeur. Avant le 29 avril, Egide avait déjà subi une attaque directe visant à le tuer : ses frères et lui s'étaient cachés dans l'école primaire de la paroisse, où ils furent découverts par deux jeunes scouts qui travaillaient pour les miliciens. L'un des garçons était un ancien élève d'Egide, de sorte que ce dernier fut en mesure de négocier ; il lui remit tout son argent, ses vêtements et ses chaussures pour qu'il n'alertât pas les assassins. Cette expérience l'avait rendu très conscient du

⁵⁰ L'abbé Aimé Mategeko a joué un rôle suspect dans les massacres commis à la paroisse de Hanika. Voir *Témoin du génocide*, numéro 3, mai 1996.

⁵¹ Les hommes éduqués ou dont on pensait qu'ils étaient riches étaient conduits hors du stade de Kamarampaka régulièrement et assassinés à proximité ; leurs cadavres étaient jetés dans la rivière Gatandara.

parvinrent à empêcher une invasion totale. Ceci dura environ dix jours.

Puis, le 18, il y eut une attaque gigantesque menée par Théodore Munyangabe, sous-préfet, Edouard Bandetse, homme d'affaires, et deux anciens députés—Venuste Gatabazi et Pierre Kwitonda, connu sous le nom de "Mukwipi".⁶⁰ La paroisse fut encerclée par un grand nombre de miliciens venus de trois communes, armés de fusils et de grenades. Pour faciliter un massacre rapide, Munyangabe ordonna aux réfugiés de s'asseoir par terre, ce qui en faisait des cibles immobiles. La seule source potentielle de soutien se tourna contre eux : les quatre gendarmes que le préfet avait fournis à la paroisse sur l'insistance de l'abbé Boneza, ne protégèrent pas les innocents, mais tentèrent au contraire de les empêcher de s'enfuir. Plus de 1.500 personnes, assemblées dans l'enceinte de l'église, trouvèrent la mort, victimes de balles et d'explosions de grenades. Ce jour-là, l'église ne fut pas attaquée. Certaines personnes, qui s'étaient cachées dans des pièces dont les portes en métal étaient fermées à clé, survécurent elles aussi. Lorsqu'ils s'en allèrent, les tueurs déclarèrent qu'ils reviendraient, promesse qu'ils veillèrent en effet à tenir.

Les miliciens de Yusufu à la poursuite des hommes et des garçons : 20 avril 1994

Le mercredi 20 avril, deux des principaux miliciens de Yusufu, Tarake et Elieri, orchestrèrent un autre massacre. Ils obligèrent les réfugiés restants à sortir de leur cachette et leur ordonnèrent de s'asseoir par terre dehors. Les miliciens de Yusufu arrivèrent munis d'une liste de soixante personnes qu'ils avaient l'intention de tuer, mais en fin de

compte le nombre de leurs victimes s'éleva à plusieurs centaines. L'épreuve de ces hommes commença en début d'après-midi, entre 13 et 14 heures. Les critères utilisés pour leur sélection portaient les marques caractéristiques de la formation dispensée par Yusufu. Les hommes et les garçons tutsis furent identifiés et emmenés à un endroit où ils subirent une série de tortures, après quoi ils furent tués à proximité. Parmi eux se trouvaient des vieillards et de très jeunes garçons, dont certains de deux ans à peine. Tous les hommes étaient des candidats, du moment qu'ils étaient capables de marcher ; seuls les plus pauvres, les blessés et les très jeunes nourrissons furent épargnés. Les rares autres hommes qui arrivèrent à se soustraire à l'attention des miliciens ne peuvent attribuer leur survie qu'à une chance incroyable.

John Munyankindi, 29 ans, qui dirigeait un centre d'éducation à Bugarama, présentait le profil précisé par les hommes de Yusufu. Non seulement il était éduqué, mais il résidait en outre à Bugarama, le principal terrain de chasse de Yusufu, où il avait déjà échappé aux miliciens. La maison de John, située à Bugarama, fut l'une des premières à être encerclée par les miliciens de Yusufu la nuit du 6 avril, immédiatement après que l'avion de Habyarimana ait été abattu. Le 7 avril, il fut battu si violemment que ses assaillants le laissèrent pour mort. Il parvint à se déplacer jusqu'à la maison d'un ami hutu, André Nyirimibibi, qui l'évacua vers la paroisse de Mibilizi le 9 avril.

John s'est remémoré comment il avait frôlé la mort.

Les attaques meurtrières étaient nombreuses à Mibilizi. L'une d'entre elles a eu lieu le 20 avril 1994, à laquelle ont participé les miliciens de Yusufu, des réfugiés burundais qui vivaient à Bugarama et des citoyens burundais qui avaient quitté le Burundi et qui étaient arrivés au Rwanda via Kamanyola.

Certains membres des autorités préfectorales étaient présents. Ils nous faisaient chasser de nos cachettes pour nous faire asseoir dans la cour. Ils appelaient les gens qui étaient destinés à la mort et leur demandaient de 'se justifier'. C'est à ce moment-là que j'ai vu Tarake et Elieri, tous deux armés de fusils. Ils étaient accompagnés d'un douanier qui portait deux armes, un pistolet et un fusil Uzi. Il était environ 13 heures. Elieri m'a vu mais comme mon

⁶⁰ Après le génocide, Pierre Kwitonda, qui était auparavant enseignant, alla travailler dans un orphelinat à Kamembe, établi pour les enfants dont les parents étaient morts dans le génocide. Un certain nombre des enfants de cet orphelinat étaient des survivants du massacre du 18 avril à Mibilizi, au cours duquel Kwitonda avait joué un rôle de tout premier plan. Il fut renvoyé en janvier 1995 peu après une attaque à la grenade contre l'orphelinat, qui tua un garçon et en blessa trois autres. Kwitonda fut ensuite arrêté, soupçonné de complicité dans cette attaque et pour son rôle dans le génocide. Il est mort de maladie en prison.

femmes—armées de machettes, de lances et de massues, encercler le camp.

Nous vivions dans la panique constante d'être attaqués. Celle-ci s'est avérée être fondée. En effet les 24 et 25 juin 1994, des gens des communes Cyimbogo, Gishoma, Nyakabuye et d'une partie de Karengera avaient été alertés pour qu'ils attaquent les nombreux Tutsis, entre six et huit mille, concentrés à Nyarushishi. Nous avions très peur pour notre vie.

Le colonel Innocent Bavugamenshi, nouveau chef de la gendarmerie à Cyangugu, était au courant des plans en vue de régler le sort des réfugiés avant l'arrivée des troupes françaises. Il se proposa de déjouer les dispositions prises par les assaillants. Au petit matin, le jour où les soldats français étaient censés arriver, le colonel Bavugamenshi envoya deux autobus pleins de gendarmes au camp. Dominique continue son récit :

Nous avons vu à une certaine distance, un grand nombre d'hommes et quelques femmes armés. Les gendarmes attendaient l'approche de ces tueurs pour tirer sur eux. Mais ces derniers sont restés sur place pendant une trentaine de minutes, nous regardant tous, puis ils sont rentrés chez eux.

L'attaque n'a pas réussi, car en attendant l'arrivée du véhicule de Yusufu, qui devait apporter les armes, les assaillants ont vu notre camp cerné de gendarmes envoyés par Bavugamenshi. Ceux-ci étaient chargés de contrer les attaquants. C'est ce soir-là que les soldats français de l'Opération Turquoise sont arrivés.

Lorsque Yusufu et ses hommes retournèrent à Bugarama plus tard dans la même journée, ils savaient manifestement dans quelle direction soufflait le vent politique. Selon Damien :

A leur retour de Bugarama vers 17 h 30, ils étaient enveloppés de drapeaux français

Les participants au génocide accueillirent l'arrivée des soldats français comme leur salut militaire et politique. Mais les troupes françaises ne pouvaient pas changer la réalité sur le terrain. Les tueurs comme Yusufu avaient remporté le génocide contre la population tutsie du Rwanda ; mais ils étaient du côté des vaincus sur le plan de la guerre

menée simultanément contre le FPR. Craignant d'être poursuivis en justice pour leurs crimes, ils prirent la fuite. Malgré la bravade dont il faisait preuve lorsqu'il affirmait qu'il "serait le dernier à partir", Yusufu s'enfuit vers le Zaïre le 16 juillet avec l'aide de ses miliciens. Mais ils ne s'en allèrent pas les mains vides. Non seulement ils partirent avec le butin du génocide, mais ils pillèrent également le riz appartenant à Riziculture, qui était emmagasiné à Gashinjano ; les miliciens de Yusufu tentèrent même de voler des biens à la population qui avait pris la fuite et traversait la frontière à Kamanyola. Afin de permettre aux autres réfugiés de passer librement, les soldats français durent intervenir.

EN GUISE DE CONCLUSION

Depuis avril 1994, moment où nous commençâmes à recueillir des témoignages sur le génocide,¹⁰³ nous entendons parler des actions commises par Yusufu. Il a été régulièrement identifié par des témoins et des survivants de plusieurs régions comme un personnage clé parmi les assaillants. Les preuves à son encontre n'ont cessé de s'accumuler durant cette période de trois ans, et elles sont à présent substantielles. Et pourtant, les recherches effectuées pour ce rapport et sa publication nous ont laissé une profonde impression de défaite. Alors même que nous découvrons sa participation aux massacres commis dans l'ensemble de Cyangugu et ailleurs, Yusufu regroupait ses miliciens et oeuvrait à éliminer les survivants et les témoins de ses crimes, aussi bien au Rwanda qu'au Zaïre.

Il est peu probable que l'énormité des crimes commis par Yusufu soit jamais révélée dans toute son ampleur. Il y a de nombreux aspects de sa participation qui demandent d'autres enquêtes, de multiples endroits où le fait de prononcer son nom ou de le décrire pourrait éveiller des souvenirs douloureux chez les survivants.

Nous sommes certains qu'il y a de nombreux individus parmi les anciens miliciens et les réfugiés à présent de retour au Rwanda qui pourraient nous fournir d'autres preuves quant

¹⁰³ Voir *Death, Despair and Defiance*, deuxième édition, août 1995.